

...Et je ne parle pas ici de cette élite que furent les vrais Résistants, mais de tous les Français qui, à toute heure du jour et de la nuit, pendant quatre ans, ont dit non. La cruauté même de l'ennemi nous poussait jusqu'aux extrémités de notre condition en nous contraignant à nous poser ces questions qu'on élude dans la paix : tous ceux d'entre nous – et quel Français ne fut une fois ou l'autre dans ce cas ? – qui connaissaient quelques détails intéressants de la Résistance se demandaient avec angoisse : "Si on me torture, tiendrai-je le coup ? ».

Ainsi la question même de la liberté était posée et nous étions au bord de la connaissance la plus profonde que l'homme peut avoir de lui-même. Car le secret d'un homme, ce n'est pas son complexe d'Œdipe ou d'infériorité, c'est la limite même de sa liberté, c'est son pouvoir de résistance aux supplices et à la mort. À ceux qui eurent une activité clandestine, les circonstances de leur lutte apportaient une expérience nouvelle : ils ne combattaient pas au grand jour, comme des soldats ; traqués dans la solitude, arrêtés dans la solitude, c'est dans le délaissement, dans le dénuement le plus complet qu'ils résistaient aux tortures : seuls et nus devant des bourreaux bien rasés, bien nourris, bien vêtus qui se moquaient de leur chair misérable et à qui une conscience satisfaite, une puissance sociale démesurée donnaient toutes les apparences d'avoir raison. Pourtant, au plus profond de cette solitude, c'étaient les autres, tous les autres, tous les camarades de résistance qu'ils défendaient ; un seul mot suffisait pour provoquer dix, cent arrestations.

Cette responsabilité totale dans la solitude totale, n'est-ce pas le dévoilement même de notre liberté ? »

► Questions :

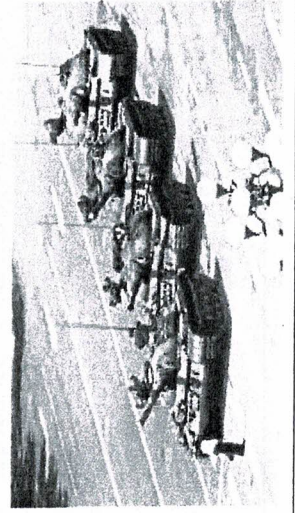
« **Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande** ».

S'agit-il seulement d'une provocation ?

En quoi cette citation est-elle paradoxale ?

Quelle conception de la liberté défend-il ?

Jeune manifestant de la place Tien An Men à Pékin qui bloque une colonne de char de l'armée chinoise (1989)



André Malraux : « Discours prononcé pour le transfert des cendres de **Jean Moulin** au Panthéon, le 19 décembre 1964 »

« Assez vite la police allemande apprend qu'elle tient le chef de la résistance. Le jour où, au Fort Montluc à Lyon, après l'avoir fait torturer, l'agent de la Gestapo lui tend de quoi écrire puisqu'il ne peut plus parler, Jean Moulin dessine la caricature de son bourreau. Pour la terrible suite, écoutons seulement les mots si simples de sa sœur : « Son rôle est joué, et son calvaire commence. Bafoué, sauvagement frappé, la tête en sang, les organes éclatés, il atteint les limites de la souffrance humaine sans jamais trahir un seul secret, lui qui les savait tous ». Comprenons bien que pendant les quelques jours où il pourrait encore parler ou écrire, le destin de la Résistance est suspendu au courage de cet homme. Comme le dit Mlle Moulin, il savait tout. Mais voici la victoire de ce silence atroce payé : le destin bascule. Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons : elles portent le deuil de la France, et le tien. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau de mousselines nouées, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bain – il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever dans la nuit de juin constellée de tortures. Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés : grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les Commissaires de la République – sauf lorsqu'on les a tués. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc : regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis de chênes, et arrêter, avec leurs mains paysannes formées aux bazookas, l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division Das Reich. »

Le dilemme moral d'Homer et de Milou



Hergé.
Tintin au Tibet

La conscience morale : la capacité de distinguer le bien du mal et de porter des jugements à valeur morale sur ses actes et sur ceux d'autrui.

La conscience privilège et misère de l'homme



W.F. Hegel (1770-1831) extrait du livre « Esthétique : « Les choses de la nature n'existent qu'immédiatement et d'une seule façon, tandis que l'homme, parce qu'il est esprit, à une double existence : il existe, d'une part, au même titre que les choses de la nature ; mais d'autre part, il existe aussi pour soi. Il se contemple, se représente lui-même et n'est esprit que par cette activité qui constitue un être pour soi. »



« La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Pensée fait la grandeur de l'homme [...] »

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand bien même l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers à sur l'homme, l'univers n'en sait rien. »

Comment émerge la conscience de soi chez l'enfant ?



Comment la conscience réflexive se forme-t-elle et pourquoi le miroir en est-il le symbole ?
Le stade du miroir décrit par Jacques Lacan (psychanalyste/ 1901-1981), expose cette étape déterminante du développement de l'enfant dans la prise de conscience de soi.

LE STADE DU MIROIR



Le deuil du bébé (autour de 9 mois) a appris à l'enfant à surmonter sa peur de l'abandon, avec le stade du miroir il va découvrir qu'il existe, qu'il est unique et aussi qu'il est doué de volonté et d'autonomie. Il devient une **individualité**.

Vers **12 mois**, les enfants commencent à se tenir debout, ils gagnent chaque jour un peu plus d'habileté et d'assurance avec leurs mains et sur leurs jambes. A cette période lorsque l'enfant s'aperçoit dans le miroir, il croit tout d'abord apercevoir un autre, qui se trouve devant ou face à lui. Les réactions des BB montrent qu'ils reconnaissent une image : ils envoient des bisous dans la glace, essayent de prendre « cet autre » dans les bras, ou alors se mettent à rire ou lui font des grimaces.

Vers **18 mois** l'enfant croit toujours voir quelqu'un d'autre, mais il s'aperçoit que cet autre lui ressemble, il est habillé comme lui, il fait les mêmes gestes au même moment, et au lieu de chercher à l'embrasser, il détourne la tête ou se met à pleurer. A force de répéter cette expérience, l'enfant découvre peu à peu que cet autre n'est pas différent de lui, ce n'est pas tout à fait un étranger, cet autre qui se tient devant le miroir c'est lui.

C'est une phase essentielle du développement de l'enfant, car c'est par elle que l'enfant assume peu à peu sa propre image = **l'image de soi** et qu'il l'intègre comme son image personnelle = **l'image comme soi**.

► Le miroir est ainsi la médiation, la séparation indispensable qui place l'enfant face à lui-même et lui permet de se reconnaître autant que sujet. Cette prise de conscience de soi se traduira dans le langage de l'enfant par l'acquisition du « Je » et se manifestera à travers son comportement par une opposition systématique aux consignes parentales, c'est la phase du « non ». L'enfant se pose en s'opposant à ce qui n'est pas lui. Il prend conscience qu'il est doté d'une autonomie, d'une volonté qu'il peut désormais imposer au monde.

Bilan : Pour pouvoir prendre conscience de soi, il faut donc qu'il existe cette séparation originale qui distingue le sujet de son image. ► Le miroir devient alors, le symbole même de la conscience réfléchie = cette faculté qui fait de nous des sujets conscients pouvant regarder à l'intérieur d'eux-mêmes comme dans un miroir ou comme s'il s'agissait d'un autre.

Comme le soulignait Rimbaud « Je est un autre ».

La conscience de soi ou conscience réfléchie

Ce qui permet au sujet de se reconnaître lui-même, de savoir qui il est, de se voir exister...

- Avoir accès à nos idées, sentiments, représentations... (transparence à soi)
- Implique un dédoublement de soi-même (je suis à la fois celui qui perçoit et celui qui est perçu)



Le regard du miroir



II) La conscience est le fondement, la condition de notre liberté.



E. Kant (1724-1804) extrait d'Anthropologie du point de vue pragmatique.

« Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur terre. Par-là, il est une personne ; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les

changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne, c'est-à-dire un être entièrement différent, par le rang et la dignité, de choses comme le sont les animaux sans raison, dont on peut disposer à sa guise ; et ceci, même lorsqu'il ne peut pas dire Je, car il l'a dans sa pensée ; ainsi toutes les langues, lorsqu'elles parlent à la première personne, doivent penser ce Je, même si elles ne l'expriment pas par un mot particulier car cette faculté (de penser) est l'entendement. » Il faut remarquer que l'enfant qui sait déjà parler assez correctement ne commence qu'assez tard (peut-être un an après) à dire Je ; avant, il parle de soi à la troisième personne (Charles veut manger, marcher, etc.) ; et il semble que pour lui une lumière vienne de se lever quand il commence à dire Je ; à partir de ce jour, il ne revient jamais à l'autre manière de parler. Auparavant il ne faisait que se sentir ; maintenant il se pense ».

- Qu'est-ce qui définit une personne ?
- En quoi la liberté humaine diffère-t-elle de l'action animale ?
- Le « je » fonde-t-il la responsabilité morale ?

Henri Bergson extrait de **Leçons clermontoises (1881)**

« Notre conscience nous avertit [...] que nous sommes des êtres libres. Avant d'accomplir une action, quelle qu'elle soit, nous nous disons que nous pourrions nous en abstenir. Nous concevons [...] divers motifs et par conséquent diverses actions possibles, et après avoir agi, nous nous disons encore que, si nous avions voulu, nous aurions pu autrement faire. – Sinon, comment s'expliquerait le regret d'une action accomplie ? Regrette-t-on ce qui ne pouvait pas être autrement qu'il n'a été ? Ne nous disons-nous pas quelquefois : « Si j'avais su, j'aurais autrement agi ; j'ai eu tort. » On ne s'attaque ainsi rétrospectivement qu'à des actes contingents ou qui paraissent l'être. Le remords ne s'expliquerait pas plus que le regret si nous n'étions pas libres ; car comment éprouver de la douleur pour une action accomplie et qui ne pouvait pas ne pas s'accomplir ? – Donc, un fait est indiscutable, c'est que notre conscience témoigne de notre liberté. »

► Pour quelles raisons la conscience témoigne-t-elle de notre liberté selon Bergson ?

La liberté totale révélée par la conscience : entre pouvoir infini et angoisse.
Texte de Jean Paul Sartre « La République du silence » 1944

Sartre « Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande. Nous avions perdu tous nos droits et d'abord celui de parler ; on nous insultait en face chaque jour et il fallait nous taire ; on nous déportait en masse, comme travailleurs, comme Juifs, comme prisonniers politiques ; partout sur les murs, dans les journaux, sur l'écran, nous retrouvions cet immonde visage que nos oppresseurs voulaient nous donner de nous-mêmes : à cause de tout cela nous étions libres. Puisque le venin nazi se glissait jusque dans notre pensée, chaque pensée juste était une conquête ; puisque une police toute-puissante cherchait à nous contraindre au silence, chaque parole devenait précieuse comme une déclaration de principe ; puisque nous étions traqués, chacun de nos gestes avait le poids d'un engagement. Les circonstances souvent atroces de notre combat nous mettaient enfin à même de vivre, sans fard et sans voile, cette situation déchirée, insoutenable qu'on appelle la condition humaine. L'exil, la captivité, la mort surtout que l'on masque habilement dans les époques heureuses, nous en faisons les objets perpétuels de nos soucis, nous apprenions que ce ne sont pas des accidents évitables, ni même des menaces constantes mais extérieures : il fallait y voir notre lot, notre destin, la source profonde de notre réalité d'homme ; à chaque seconde nous vivions dans sa plénitude le sens de cette petite phrase banale : "Tous les hommes sont mortels." Et le choix que chacun faisait de lui-même était authentique puisqu'il se faisait en présence de la mort, puisqu'il aurait toujours pu s'exprimer sous la forme « Plutôt la mort que... ».

...Et je ne parle pas ici de cette élite que furent les vrais Résistants, mais de tous les Français qui, à toute heure du jour et de la nuit, pendant quatre ans, ont dit non. La cruauté même de l'ennemi nous poussait jusqu'aux extrémités de notre condition en nous contraignant à nous poser ces questions qu'on élude dans la paix : tous ceux d'entre nous – et quel Français ne fut une fois ou l'autre dans ce cas ? – qui connaissaient quelques détails intéressants de la Résistance se demandaient avec angoisse : "Si on me torture, tiendrai-je le coup ? ».

Ainsi la question même de la liberté était posée et nous étions au bord de la connaissance la plus profonde que l'homme peut avoir de lui-même. Car le secret d'un homme, ce n'est pas son complexe d'Œdipe ou d'infériorité, c'est la limite même de sa liberté, c'est son pouvoir de résistance aux supplices et à la mort. À ceux qui eurent une activité clandestine, les circonstances de leur lutte apportaient une expérience nouvelle : ils ne combattaient pas au grand jour, comme des soldats ; traqués dans la solitude, arrêtés dans la solitude, c'est dans le délaissement, dans le dénuement le plus complet qu'ils résistaient aux tortures : seuls et nus devant des bourreaux bien rasés, bien nourris, bien vêtus qui se moquaient de leur chair misérable et à qui une conscience satisfaite, une puissance sociale démesurée donnaient toutes les apparences d'avoir raison. Pourtant, au plus profond de cette solitude, c'étaient les autres, tous les autres, tous les camarades de résistance qu'ils défendaient ; un seul mot suffisait pour provoquer dix, cent arrestations.

Cette responsabilité totale dans la solitude totale, n'est-ce pas le dévoilement même de notre liberté ? »

► Questions :

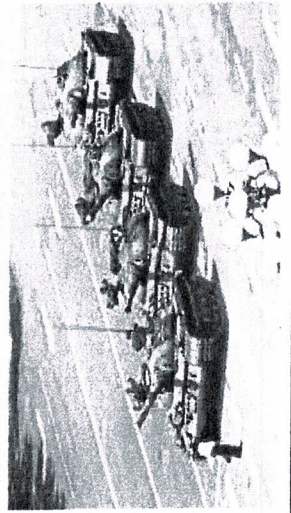
« **Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande** ».

S'agit-il seulement d'une provocation ?

En quoi cette citation est-elle paradoxale ?

Quelle conception de la liberté défend-il ?

Jeune manifestant de la place Tien An Men à Pékin qui bloque une colonne de char de l'armée chinoise (1989)



André Malraux : « Discours prononcé pour le transfert des cendres de **Jean Moulin** au Panthéon, le 19 décembre 1964 »

« Assez vite la police allemande apprend qu'elle tient le chef de la résistance. Le jour où, au Fort Montluc à Lyon, après l'avoir fait torturer, l'agent de la Gestapo lui tend de quoi écrire puisqu'il ne peut plus parler, Jean Moulin dessine la caricature de son bourreau. Pour la terrible suite, écoutons seulement les mots si simples de sa sœur : « Son rôle est joué, et son calvaire commence. Bafoué, sauvagement frappé, la tête en sang, les organes éclatés, il atteint les limites de la souffrance humaine sans jamais trahir un seul secret, lui qui les savait tous ». Comprenons bien que pendant les quelques jours où il pourrait encore parler ou écrire, le destin de la Résistance est suspendu au courage de cet homme. Comme le dit Mlle Moulin, il savait tout. Mais voici la victoire de ce silence atroce payé : le destin bascule. Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons : elles portent le deuil de la France, et le tien. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau de mousselines nouées, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bain – il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever dans la nuit de juin constellée de tortures. Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés : grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les Commissaires de la République – sauf lorsqu'on les a tués. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc : regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis de chênes, et arrêter, avec leurs mains paysannes formées aux bazookas, l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division Das Reich. »